

ROME ROYALE¹

ROME, de sa fondation en 753 avant J.-C. jusqu'à l'avènement de la République en 509, connaît sept rois ; latins et sabins jusqu'en 616, étrusques ensuite.

Des trois souverains, Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, le Romain hérite les traits qui le caractérisent : du premier, la piété ; du deuxième, la sagesse ; du troisième, l'esprit de conquête. Des légendes, à la gloire des Romains, légitiment cette rigueur.

L'histoire, elle, donne le premier rôle aux Étrusques.

Renonçant à la mer, monopolisée par les Grecs et les Carthaginois, les Étrusques s'enfoncent dans les terres italiennes. Depuis la Toscane, ils marchent vers les vallées du Pô, mais progressent aussi vers le Latium et la Campanie. Dès la fin du VII^e s., et au long du siècle suivant, leur hégémonie s'affirme au sud de la Toscane. Rome en reçoit l'empreinte, car, alors, elle ne se distingue pas des autres cités latines ; c'est une bourgade sans relief politique ni militaire, ni économique. Mais, grâce aux Étrusques, les zones désertes se rarefient, les habitats s'unifient. La religion fédère les habitants des collines, et ces envahisseurs règnent sur l'ensemble des Latins, intronisant dans chaque cité un chef suprême, le *lucumon*. Rome est occupée ; c'est un site stratégique par où, de plus, passe la route de ce sel si précieux qu'on récolte aux bouches du Tibre. Au VI^e siècle, le commerce et l'agriculture se développent, et Rome prend de l'éclat. Cette période coïncide avec la royauté étrusque.

L'*Urbs* obéit à trois familles, originaires de Tarquinia (Tarquins), de Vulci (Servius Tullius) et de Chiusi (Porsenna). L'Étrurie apparaît comme un ensemble (dé)composé de cités-états, chacune luttant pour la suprématie. Deux villes imposent leur puissance économique : Tarquinia et Caere. Tarquinia soumet



Rome.

Les Toscans portent à Rome leur civilisation, c'est-à-dire leurs conceptions politique et sociale, culturelle et religieuse. La bourgade devient une véritable cité. D'après l'historiographie latine, les organismes politiques étrusques comprennent le roi, l'assemblée curiate, le sénat. Le roi détient le pouvoir exécutif ; l'assemblée curiate élit le roi, vote les lois, décide de la paix et de la guerre, jouit de prérogatives législatives et judiciaires ; le sénat assiste le roi dans les affaires les plus graves. Loin de cet équilibre « littéraire », il est probable que les rois, puissants comme il l'étaient, détenaient seuls la totalité du pouvoir exécutif ; les sénateurs remplissaient la fonction d'assistants et l'assemblée curiate avait un rôle consultatif.

La plèbe romaine devra beaucoup aux Étrusques. Les patriciens sont alors seuls habilités à faire la guerre ; mais les conflits se multipliant, leur nombre ne suffit plus, et les rois autorisent les plébéiens à porter les armes ; en partageant ce privilège, ces hommes du peuple, que rien ne rattachait à rien,

qui formaient une population hétéroclite, se trouvent soudainement des semblables et gagnent le droit de cité. De plus, l'agrandissement géographique de Rome et son découpage en tribus par Servius Tullius (identifié au chef historique Maxtarna) s'accompagnent d'une réforme sociale : le classement du peuple selon la fortune, — le *census* — permet au plébéien — si humble soit sa condition — d'avoir accès aux droits religieux, civil et politique. C'est le début de la bataille pour l'égalité avec le patricien, qui marquera la période républicaine.

Les Romains ont hérité une grande part du caractère religieux des Étrusques. Les sacerdoce les plus insignes sont traditionnellement l'œuvre de Numa : les flamines (prêtres des dieux), les augures, les vestales (gardiennes du feu sacré) et les pontifes (ils veillent à l'exécution des rites et au maintien de la *pax deorum*, garante du salut de l'*Urbs*). Les *Livres sibyllins*, consultés par les prêtres pour connaître la volonté divine, datent de l'époque royale. Les nombreux sanctuaires témoignent

1. Cet article devait paraître dans le numéro 115 des *Cahiers de Science & Vie*, de février 2010, consacré à Rome. Il a finalement été jugé non conforme à l'esprit du magazine, car dépourvu de citations de spécialistes faisant autorité sur la question. — J'ai signé le premier article de ce même magazine, « Rome avant Rome ».

de cette ferveur religieuse. Si Servius Tullius dédie un temple à Diane sur l'Aventin, on retiendra le temple de Jupiter Capitolin, dont la construction est attribuée aux Tarquins : à lui seul, il perpétuera la toute-puissance des... Romains ! Toutefois, les haruspices, ces experts en divination, ne sont pas Romains ; ils demeurent des étrangers auxquels Rome fait ponctuellement appel. De même, la fataliste *disciplina étrusca* – la conception de l'existence – jure avec le libre pragmatisme des Romains.

Mais comment les Étrusques ont-ils fini par quitter Rome ?

La fable imagine que vers 534, Tarquin le Superbe, exilé, sollicite Porsenna pour reconquérir la ville, mais que celui-ci, frappé par l'héroïsme d'Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie, renonce au projet. Or il est assuré que Rome a vécu sous la coupe de Porsenna. Pourtant, peut-être affecté par l'échec cuisant de son fils Arruns à Aricie contre Aristodème, le chef des Latins, il contracte une alliance avec les Romains, puis se retire à Chiusi, enterrant ses idées expansionnistes. Toutefois, il laisse des troupes et des magistrats dans l'*Vrbs*. Tarquin le Superbe, lui, meurt à Cumès en 495. Les Romains devant leur liberté à un Étrusque ! Peu glorieux pour la Ville éternelle.

Que se passe-t-il en cette fin du VI^e siècle ? Cette énigme agite les spécialistes :

1. Porsenna parti, la république romaine serait proclamée, en 509, mais ce serait en 474, après la défaite navale devant Cumès, que les Étrusques auraient quitté le Latium.

2. Les « hommes de Porsenna » seraient des Étrusques romanisés ; leur présence prouve l'entente entre les peuples, et l'influence tyrrhénienne librement acceptée par les Romains. Le départ des Étrusques, vers 509, coïnciderait avec la lutte de Rome contre l'étrusque Veies. La chronique romanophile, en accord avec la première thèse, brosse un tableau noir de la présence des Étrusques, en particulier de Lucius Sextus Tarquin, dit le Superbe, dont les mœurs bousculent les traditions romaines. Tyran criminel, il viole une jeune matrone,

TARQUIN LE SUPERBE



Dès le début de son règne qu'il a usurpé, en 534 avant J.-C., Tarquin, dit Tite-Live, mérite le surnom de Superbe. Étendant sa tyrannie sur tous les ordres de l'État, il gouverne sans consulter les sénateurs, dont bon nombre sont exécutés. Néanmoins, par la construction de monuments, par ses victoires, il contribue à la grandeur de Rome. Son fils, Sextus, ayant violé Lucrece, femme de Tarquin Collatin son parent, le peuple opprimé se soulève. La royauté est abolie, la république proclamée.

CHRONOLOGIE TRADITIONNELLE

753-717 : Romulus, premier roi de Rome.

717-715 : Interrègne.

715-672 : Règne du sabin Numa Pompilius, pieux et juste : il réforme le calendrier et les institutions religieuses.

672-641 : Élection de Tullus Hostilius à la royauté. Épisode des Horaces et des Curiaces : la ville d'Albe est détruite, ses habitants sont transférés à Rome.

640-617 : Élection d'Ancus Martius à la royauté. Institution des fétiaux (codification des déclarations de guerre).

616-579 : Élection de Tarquin l'Ancien. Il est assassiné par les fils d'Ancus Martius, qu'il avait écartés du pouvoir.

579-535 : Règne de Servius Tullius. Réforme de l'armée. Grands travaux à Rome. Il est assassiné par Tarquin le Superbe.

534-510 : Tyrannie de Tarquin le Superbe. Réorganisation de l'armée. Viol de Lucrece.

509 : Expulsion des Tarquins. La monarchie est abolie.

508-506 : Guerre contre Porsenna. Porsenna, devant l'héroïsme des Romains, renonce à conquérir Rome.

Lucrece ; incapable de survivre à ce déshonneur, elle se donne la mort par le poignard, en criant vengeance. L'émotion des Romains cède vite la place à la colère ; on prend les armes. Tarquin l'*Orgueilleux* et les membres de sa famille sont expulsés. « Rome était désormais libre », écrit Tite-Live. Le nom de « Tarquin » aurait soulevé tant d'aversion qu'il serait à l'origine de la haine viscérale qu'auraient éprouvée les Romains à l'égard des rois et de la royauté « en bloc », partant, de leur attachement à la république, seul rempart pour la *libertas*. Un *odium regni* qui expliquerait, voire justifierait l'assassinat de Jules César en 44 avant J.-C., quelque six cents ans après ! Thèse littéraire, thèse plaisante, mais thèse difficilement soutenable : c'est un peu comme si l'on disait que les Français de 2010 étaient politiquement obsédés par un épisode historique qu'aurait connu leur pays entre 1150 et 1400 !

Des découvertes récentes (2009) ébranlent d'ailleurs cette théorie : des pièces de monnaie étrusques et romaines retrouvées à Vetulonia dans une même couche géologique, une offrande votive

romaine dans un temple étrusque mise au jour à Orvieto (Volsinies), inclinent à croire que les deux peuples vivaient en harmonie.

Sans doute l'annalistique propagandiste a-t-elle pu générer un *odium regni* à partir des Étrusques ; mais ce sentiment assure sa légitimité au II^e s. avant J.-C., à l'époque où les légions combattent les monarchies hellènes.

Les Romains ont été perméables aux influences tyrrhéniques sans pour autant perdre leur identité. Si l'archéologie témoigne de la puissance et de la prospérité acquises sous les rois, si leur influence est sensible dans les domaines politique, religieux et culturel, si elle se renforce par des alliances et des mariages, elle n'a jamais été suffisamment profonde pour phagocyter le peuple de Rome.



© Jean-Claude Belfiore, février 2010